

La petite histoire : le costume militaire et le soldat d'étain

Autor(en): **Nicollier, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **44 (1936)**

Heft 2

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-34300>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La petite histoire

Le costume militaire et le soldat d'étain.

La *Revue historique* voudra-t-elle accueillir des pages dédiées non à de glorieux animateurs des temps révolus ou à de gracieuses silhouettes de châtelaines, mais à des figurines de métal ? A des soldats d'étain que, seul, le caprice de quelques collectionneurs arrache à l'armoire aux jouets pour les muer en objets de vitrines ? Nous allons tenter la chance.

* * *

Aux yeux de la plupart, le soldat de plomb est destiné à divertir les enfants. Renverser d'un revers de main des fantassins de 3 centimètres après les avoir alignés sur une table, voilà ce qui provoque les exclamations et les trépignements d'allégresse des généraux en herbe. Ce jeu peut, cependant, n'être plus un jeu.

Qu'on songe un instant à la mystérieuse faculté d'évocation qui repose en ces combattants minuscules ! Ne sont-ils pas l'image en raccourci de grandes choses et le symbole d'émouvants souvenirs ? Surtout ne demeurent-ils par les champions immobiles et décoratifs d'un pittoresque militaire battu en brèche par les exigences du combat moderne ? Cela est si vrai qu'on voit des hommes réfléchis, des érudits, des artistes, des écrivains s'éprendre de ces guerriers en miniature. Les uns furent soldats et gardèrent le respect de la vie militaire. Ils se divertissent à évoquer au moyen de soldats d'étain les beaux faits

d'armes de jadis. D'autres sont des visuels attentifs à reconstituer les brillants régiments des rois de France et de la guerre en dentelles.

Ce jeu d'une espèce particulière a ses titres de noblesse. Des princes et des empereurs ne l'ont pas dédaigné. Frédéric II, quand on lui soumit les premiers modèles de soldats de plomb sortis des ateliers de Jean-Georges Hilparth, créateur nurembourgeois de ce jouet, prédit à ces « sujets militaires » une fortune considérable. Le duc de Reichstadt contracta dès l'enfance, sous l'égide de son impérial père, le goût des petits soldats de bois ou de plomb auxquels Rostand consacre une scène célèbre de *l'Aiglon*. Le tzar Nicolas I^{er} posséda une collection superbe de grands modèles plats fabriqués spécialement à son intention par la maison Heinrichsen, de Nuremberg.

De semblables amateurs ne se comportent pas, on s'en doute, comme des colonels de douze ans. Il ne leur suffit plus de ranger au hasard ou au gré de leur fantaisie, hommes, chevaux, canons, caissons. Au contraire, ils recourent à la réflexion et à la méthode.

Essayons donc d'indiquer quelques-uns des procédés propres à rendre le jeu subtil, attrayant et, même, raffiné. Prenons le soldat de plomb dit « d'amateur ». Il ne ressemble point aux massifs jouets d'argile, de terre cuite, de bois, de cuir aussi, que les Grecs puis les Romains façonnèrent pour amuser leurs enfants et les initier à l'art de la guerre. Il ne pastiche pas non plus ce Croisé à cheval, haut de près d'un demi-mètre, coulé au temps de Saint-Louis et qu'on peut voir dans un musée parisien. Non, le soldat de plomb n'est pas en... plomb mais en étain presque pur. Il surgit de moules en ardoise, est colorié à *la main* et affecte des dimensions fort exigües.

Plat et non point massif, il mesure 30 millimètres de hauteur pour l'infanterie, 40 pour la cavalerie. Cette grandeur dite nurembergeoise est celle que les collectionneurs préfèrent. C'est grâce à elle que les figurines de « plomb » peuvent donner à distance l'impression d'une masse, l'illusion d'un corps d'armée. Les autres tailles n'offrent pas cet avantage et ressemblent souvent à de simples découpures ou à des ombres chinoises. Dans ces conditions, on comprendra que le soldat en « composition » (plâtre, pâte ou caoutchouc) dont les bazars regorgent depuis quelques années, est honni de l'amateur et considéré comme un vulgaire bâtard. D'ailleurs, les magasins (peut-être, sans s'en douter) sacrifient peu à l'exactitude. Nous ne comptons plus les soldats de 1870 camouflés en combattants de la Marne et de Verdun ; les uhlands prussiens affublés en hussards français, les fantassins suisses peints au petit bonheur.

Il y a, cependant, de louables exceptions. Pour ne mentionner que la Suisse, on éprouve le devoir de rendre hommage ici à un fabricant de Zurich qui s'est mis à confectionner avec beaucoup d'art et un visible souci de l'authenticité, des soldats portant les divers uniformes des milices cantonales puis des troupes fédérales de 1800 à nos jours.

Certains collectionneurs vont, d'ailleurs, jusqu'à se faire livrer les pièces *nues*, c'est-à-dire non peintes et prennent plaisir à les colorier eux-mêmes à l'aide de fins pinceaux et avec un soin jaloux.

Les possesseurs de tant de délicates merveilles se contentent fréquemment de les disposer avec goût sur des étagères ou dans des vitrines qui les préservent de la poussière. Il leur suffit de promener leurs regards sur les grenadiers de l'Empire aux longues guêtres et au massif

shako ; sur les gardes françaises de Fontenoy ; sur les mousquetaires du Roy montant de fringants chevaux ; sur les chasseurs de gauche de l'ancienne ordonnance vaudoise... Scrupuleusement, ils vérifient si les hausse-cols, si les sardines, si les tuniques sont bien à l'ordonnance. Après quoi, ils vaquent à leurs travaux, satisfaits d'avoir pu, quelques minutes, errer dans un passé qu'ils chérissent.

D'autres se donnent beaucoup de mal aux fins de reproduire tel épisode d'une bataille entrée dans l'Histoire. La guerre franco-allemande de 1870-1871, guerre de mouvements par excellence, relativement proche de nous et élucidée jusque dans les détails, a tenté de nombreux stratèges en chambre. Tout récemment, par exemple, *l'Illustration* a reproduit la photographie d'une charge de cavalerie allemande à Rezonville, telle que l'ont reconstituée aux Invalides, à l'occasion d'une exposition, deux membres de la Société française des collectionneurs de soldats d'étain.

L'amateur s'efforce pour commencer de « planter » le lieu où se déroula l'action ; de délimiter le terrain avec tous les accidents de sa surface : rivières, bois, collines, tranchées, ponts, etc. Ce faisant, il se livre à un patient travail de réduction afin de mettre à « l'échelle » choses et gens. Et non seulement, le décor sera réduit selon les plus ou moins grandes forces à y mettre en présence, mais le collectionneur réduira les effectifs. Si l'on réalise, en effet, qu'une heure, au moins, est nécessaire à un spécialiste exercé pour installer cinq cents soldats, je vous laisse à penser les loisirs qu'il faudrait pour ranger les 150 000 hommes qui s'affrontèrent à Austerlitz. D'ailleurs, quel collectionneur peut se vanter de posséder une pareille armée ! Où la logerait-il, que ce soit dans une de-

meure particulière ou dans un appartement d'aujourd'hui ?

L'expédient dont on s'est avisé consiste donc à donner aux unités une valeur conventionnelle : double, triple, décuple, centuple de leur effectif réel, chacun fixant le taux de cette réduction selon les richesses de ses... casernes. Dix, vingt, trente soldats d'étain représenteront, selon les cas, une compagnie ; cent ou deux cents ou trois cents un régiment d'infanterie ; cinquante ou cent un régiment de dragons. Ainsi de suite.

Ces figurines héroïques paraissent bien plus vivantes lorsque, soustraites aux monotonies des défilés... de vitrines, elles sont placées sur un espace découvert où des cailloux, des branches, du sable, de la terre, une rigole évoqueront les aspects véritables du champ de bataille.

On a vu quelques enragés se procurer, patiemment, pièce à pièce, des petits personnages moulés spécialement à leur intention et copier méticuleusement tel tableau d'un Meissonnier, d'un Alphonse de Neuveville ou d'un Detaille. Il nous a été donné, de la sorte, d'admirer une scène de barricades reconstituée d'après Horace Vernet, exclusivement avec la collaboration de combattants d'étain et dans un décor d'un réalisme savant bien que confectionné en carton peint. A une distance convenable, c'était criant de vérité et, surtout, d'exactitude documentaire.

D'anciens officiers vont plus loin encore. Ils se placent dans une situation tactique donnée et pendant des heures (ou des jours), ils se livreront à un « Kriegspiel » dans toutes les règles, multipliant marches, contre-marches, mouvements tournants de soldats de plomb. C'est, en somme, le jeu d'échecs amplifié !

Sans imiter ces braves incapables de dominer leur manie, le collectionneur de petits soldats goûtera à peu de frais des joies de peintre et d'artiste, des joies qui parlent à l'imagination et au cœur en même temps qu'elles raviveront son goût de l'Histoire et sa science du costume militaire. Cela vaut mieux que de combler ses tiroirs de coraux, de coquillages ou d'estampes aux origines incertaines.

Jean NICOLLIER.

CHRONIQUE

L'association du Musée du *Vieux Pays-d'Enhaut* a eu son assemblée générale le 21 novembre 1935 à Château-d'Oex sous la présidence de M. Henchoz, receveur. Après qu'on eut applaudi une conférence de M. Delachaux, conservateur du Musée, sur l'architecture antique, M. Henchoz présenta un rapport sur l'activité de l'association accompagné de réflexions extrêmement judicieuses sur ce que doit être un musée régional.

Le comité est actuellement composé de MM. Henchoz, receveur, président ; Favrod-Coune, syndic et conseiller national, vice-président ; H. Werner, professeur, secrétaire ; A. Béguin-Mottier, caissier et Delachaux, conservateur du Musée.

* * *

Fondée le 26 novembre 1910, l'*Association du Vieux-Moudon* a fêté le 10 novembre son 25^{me} anniversaire. L'idée, lancée par Auguste Burnand, trouva immédiatement un appui auprès d'Aloys de Molin, de Bernard de Cérenville, de Charles Ruchet, pasteur, de P.-E. Dutoit, avocat, de Paul Burnand, ancien pasteur, de M. G.-A. Bridel. Jusqu'en 1926, elle fut présidée par le Dr René Meylan, puis par M. Aloys Cherpillod, avocat, actuellement par M. Maurice Bryois. Née sous de brillants auspices, l'Association a provoqué d'intéressantes recherches sur le passé moudonnois. Successivement, MM. Charles Gilliard, André Kohler, professeurs, René Burnand et M^{me} Kautzsch-Jaccottet sont venus combler les vides du comité.

M. H. Kissling, géomètre à Oron, a parlé de M^{me} Desmeules-Chollet, une belle Moudonnoise, fille aînée de l'avocat Chollet dont la *Revue historique vaudoise* a publié une biographie en 1929, et qui joua un rôle important à Moudon, à l'époque de la Révolution vaudoise. Après une enfance passée à